1.

Le château, reflet de l'art défensif du X^e au début du XIII^e siècle

La Fortification en Lorraine : de l'enceinte gauloise de Metz à la ligne Maginot,
***Annales de l'Est,* n° 2, 2003, p. 55-76.**

Durant la longue période qui sépare la fin de l'Empire romain d'Occident et le milieu du XIII^e siècle, les hommes n'ont pas manifesté la même préoccupation pour les problèmes de défense. L'analyse des vestiges archéologiques reflète une évolution contrastée tant sur le plan qualitatif que quantitatif. Ces fortes disparités résultent de l'évolution des techniques militaires elles-mêmes conditionnées par les mentalités politiques, l'organisation sociale et le niveau technologique atteint par la société[1]. L'espace lorrain offre à l'observateur une vaste gamme de sites qui permettent d'appréhender cette évolution complexe. Celle-ci a longtemps été masquée par la généralisation du terme « château » qui a fini par désigner toutes les formes d'habitat seigneurial. Étymologiquement, le mot vient du latin *castra* (camp militaire) ou *castrum* (place forte) forgé sur le verbe *castrare* (couper, retrancher). En effet, les camps des légionnaires romains se caractérisaient par le creusement d'un fossé rectangulaire et l'érection d'une levée de terre couronnée d'une palissade ou d'une enceinte maçonnée percée de quatre portes fortifiées. Cette structure s'imposa aux plans des villes fondées dans les provinces[2]. À partir de la fin du III^e siècle, l'insécurité engendrée par les incursions barbares et les tensions sociales contribuèrent à l'apparition d'enceintes fortifiées autour des chefs-lieux de cités mais aussi des agglomérations secondaires comme Sarrebourg, Scarponne ou Tarquimpol sans oublier la réoccupation d'*oppida* celtiques abandonnés depuis la conquête romaine[3]. La disparition du pouvoir impérial et l'instauration de l'autorité franque ne remirent pas en cause ce réseau défensif égrené le long des grands axes de circulation et placé sous le contrôle de représentants

1 José Federico Finó, *Forteresses de la France Médiévale*, Paris, 1970. Gabriel Fournier, *Le château dans la France médiévale*, Paris, 1978. Philippe Contamine, *La Guerre au Moyen Âge*, Paris, 1980. Michel Bur, *Le château,* coll. Typologie des sources du Moyen Âge occidental, Turnhout, 1999.
2 Georges Duby (s.d.), *Histoire de la France urbaine 1 : La ville antique. Des origines au IX^e siècle*, Paris, 1980.
3 Yves Burnand, *Les Temps anciens,* 2, De César à Clovis, Encyclopédie illustrée de la Lorraine, Nancy, 1990, p. 214-224.

de l'État, les *comites* (comtes). La force du pouvoir royal, son contrôle étroit sur le recrutement militaire, l'organisation d'expéditions de pacification ou de conquêtes à l'échelle de l'Europe et une stratégie reposant sur la cavalerie et la guerre de mouvement furent autant de facteurs qui contribuèrent à l'abandon progressif des fortifications antiques à partir du Ve siècle. Les princes et leurs agents restèrent fidèles aux résidences rurales qui dérivaient du système de la villa antique et se caractérisaient par l'absence de défenses. Les textes, à défaut de vestiges, nous indiquent l'existence de résidences princières à Gondreville, à Savonnières (près de Toul) et à Tusey (près de Vaucouleurs).

À partir du milieu du IXe siècle, cette situation se trouva brutalement remise en cause. Les guerres civiles entre les royaumes de Francie, de Lotharingie et de Germanie issus du partage de l'Empire carolingien s'ajoutèrent au choc des invasions normandes puis à celui des raids hongrois pour placer les armées franques sur la défensive pendant un siècle. Après avoir longtemps espéré la protection impériale, les comtes, les ducs et les évêques furent progressivement amenés à prendre en main la sécurité locale. La disparition de la menace scandinave après 910 et celle des incursions magyares après 951 facilitèrent l'instauration d'une nouvelle autorité royale germanique qui absorba la Lotharingie en 925. La monarchie ottonienne, héritière de la conception du pouvoir carolingien fit reposer son pouvoir sur un savant équilibre entre des agents laïcs (comtes, ducs, avoués) et des agents ecclésiastiques comme les évêques. C'est ainsi que l'espace lorrain vit naître des principautés laïques (duchés de Haute et Basse-Lorraine) et des principautés religieuses (évêchés de Metz, de Toul, de Verdun et de Trêves).

Cette situation tranchait totalement avec celle qui se développait dans le royaume de Francie où l'autorité royale se trouvait réduite à sa plus simple expression, c'est à dire à un concept où le pouvoir appartenait aux seuls princes territoriaux. En Champagne, l'éclatement des structures administratives carolingiennes fut ainsi plus précoce[4] qu'en Lorraine. Si les évêques parvinrent à contrôler la périphérie des cités comme à Reims et Chalons, partout ailleurs, les comtes cherchèrent à regrouper et à dominer des ensembles territoriaux rarement cohérents et composés d'un agrégat de domaines publics, de terres allodiales et de biens d'église. Les anciens *pagi* éclatèrent au profit de seigneuries multiformes dont les maîtres entrèrent rapidement en conflit les uns contre les autres. La guerre privée, autorisée par la coutume franque, devint le principal moteur des relations entre seigneurs et instaura une insécurité endémique qui se substitua aux menaces venues de l'extérieur. Elle poussa les aristocrates à militariser leurs résidences depuis lesquelles ils exerçaient leurs pouvoirs sur la terre et les hommes. C'est là que se produisit la rupture avec l'habitat hérité de l'Antiquité. La fortification des complexes résidentiels constitua l'élément le plus perceptible de ce qu'on appelle la *Révolution de l'An Mil* qui se traduisit par le passage de la *curtis* au *castrum*[5]. Les enquêtes menées en Champagne permettent de mesurer la précocité et l'intensité du phénomène dans cette région[6]. Il se matérialisa plus particulièrement par la multiplication d'une nouvelle forme d'habitat : le château à motte et à basse-cour[7] (dont la plus anciennement connue serait celle de Chanteraine dans les Ardennes vers 940-971).

---

4 Michel Bur, *La formation du comté de Champagne (v. 950-v. 1150)*, Nancy, 1977.

5 Annie Renoux, « Les fondements architecturaux du pouvoir princier en France, fin IXe-début XIIIe siècle », dans *Les Princes et le pouvoir au Moyen Âge*, XXIIIe Congrès de la Société des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur, Publications de la Sorbonne, Paris, 1993, p. 167-194.

6 Michel Bur, Vestiges d'habitat seigneurial fortifié..., *Cahier des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Reims*, I, Reims, 1972. *Ibidem*, II, Reims, 1980. *Ibidem*, III, Reims, 1987. *Ibidem*, IV, Reims, 1997.

7 Michel Bur, « Vers l'An Mil, la motte, une arme pour une révolution », *L'Information historique*, n° 3, 1982, vol. 44, p. 101-108.

En Lorraine, le maintien d'un pouvoir royal jaloux de son droit de protection publique et de fortification constitua un frein puissant au développement des châteaux illégaux dont les plus anciens apparurent le long de la Meuse. En 951, le comte Frédéric fit fortifier la colline de Bar pour protéger des incursions champenoises les domaines de l'abbaye de Saint-Mihiel que venait de lui apporter son épouse Béatrice de France[8]. Il s'agissait, en fait, d'une adaptation d'un site fortifié de longue date et déjà qualifié de château dans un acte du 22 septembre 828 « *Actum Barrense castro*[9]*...*». Flodoard, qui rapporte l'événement, nomme ce château « *Banis* » au lieu de « *Barris* ». Cette confusion ou erreur du scribe a conduit les historiens à penser qu'il fallait lire *« Fanis »* qu'ils identifièrent avec Fains-les-Sources, petite localité proche de Bar[10]. Frédéric dut interrompre les travaux en raison des protestations du roi de France. Quelques années plus tard, en 959, investi du titre de duc de Haute-Lorraine, il acheva la fortification qui devint le symbole de son autorité et une résidence privilégiée. Le site correspond à l'extrémité d'un éperon qui domine la vallée de l'Ornain dont une gravure du XVIII[e] siècle permet de saisir l'exceptionnelle configuration topographique[11].

Mais il fallut attendre les alentours de l'An Mil pour assister à la multiplication de châteaux par des princes ou leurs agents. Les constructions restèrent soumises à l'accord des autorités publiques et les constructions illégales furent l'objet de condamnations et d'opérations militaires destructrices comme celles que l'évêque de Metz lança vers 1005 contre les châteaux de Lanfroicourt et de Vandoeuvre[12] ou celle de l'évêque de Toul contre Vaucouleurs[13] en 1034. Le château de Muraut, édifié par un comte Garnier[14] fut détruit par l'évêque Berthold entre 996 et 1019[15]. À peu de distance, les prélats édifièrent Rorthey et Brixey qui leur permirent de verrouiller la Haute-Meuse face aux menaces champenoises[16]. En 1178, le comte de Bar fit confirmer par l'empereur l'interdiction faite à quiconque d'élever une fortification à moins de trois *milles* (4,45 km) des châteaux de Mousson, Amance et Briey[17]. De même, en 1176-1177, l'évêque Pierre de Brixey dut obtenir les accords du duc de Lorraine, du comte de Bar et de l'empereur Frédéric I[er] pour construire la forteresse de Liverdun[18]. Au début de son règne, Frédéric II continua d'exercer une forte autorité en Lorraine. En 1219, il attaqua Nancy et Amance et captura le duc Thiébaud I[er], coupable de violences en Alsace[19]. Mais cette politique de présence s'estompa une dizaine d'années plus tard. En 1231, il promulgua la célèbre *Constitutio in favorem principum* qui accorda aux princes laïcs les mêmes avantages donnés jusqu'alors aux princes ecclésiastiques et instaura un système politique qui contribua à vider le pouvoir royal de son contenu au profit des princes[20]. Cette situation ouvrit une longue période de pullulement castral alors que dans le royaume de France, le rétablissement d'un pouvoir monarchique fort sous Philippe Auguste inaugurait une politique diamétralement opposée.

---

8 Georges Poull, *La Maison souveraine et ducale de Bar*, Nancy, 1994, p. 11.
9 AD Haute-Marne, 7 H 1 f° 11 v°- 12 v°. Cartulaire de Montier-en-Der.
10 Voir notes n° 6 et 7.
11 Dom Augustin Calmet, *Histoire de Lorraine*, 2[e] éd., I, Plan des Villes, Château, Bourgs et Faubourgs de Bar-le-duc, Nancy, 1745. Voir aussi Michel Parisse, *Austrasie, Lotharingie, Lorraine : L'Époque Médiévale*, Encyclopédie illustrée de la Lorraine, Nancy, 1990, p. 228. Jean-François Streff, *Bar-le-Duc*, Atlas des Villes de France, Paris, 1998.
12 M.G.H., SS, IV, p. 665.
13 M.G.H., SS, VIII, p. 646.
14 M.G.H., SS, IV, p. 503.
15 M.G.H., SS, VIII, p. 643.
16 Michel Bur, « Les châteaux de la haute vallée de la Meuse au Moyen Âge », *Annales de l'Est,* 1979, n° 1, p. 3-15.
17 Michel Parisse, *Actes des comtes de Bar*, I, Nancy, 1972, n° 38.
18 Maurice de Pange, « Le comte Ferry de Bitche », *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, 1982, p. 58, 73, 74, 75. Dom Augustin Calmet, *Histoire de Lorraine*, 1[re] éd., II, Preuves, p. 364.
19 Dom Augustin Calmet, *Histoire de Lorraine*, 2[e] éd., III, p. 10.
20 M.G.H., *Constitutiones et acta publica*, II, p. 211-213.

Les réalisations castrales qui se développèrent en Lorraine entre le milieu du IX[e] siècle et le premier tiers du XIII[e] siècle présentent des caractères communs qui permettent de proposer une typologie provisoire illustrée par des exemples significatifs.

1. - Les enceintes sur buttes témoins

Le relief accidenté de l'espace lorrain offre de nombreux sites de buttes témoins ou de collines vigoureuses aux sommets de superficie restreinte mais avec un panorama de 360 degrés sur le plat pays qui attirèrent très tôt les hommes soucieux de dominer l'espace géographique. Quelques exemples parmi bien d'autres permettent d'en souligner les particularités.

1.1. - Mousson (Meurthe-et-Moselle, Nancy, Pont-à-Mousson)

La butte de Mousson, dégagée de la côte de Moselle, culmine à 382 m et domine le Saulnois jusqu'à Metz (Fig. 1). La couche de calcaire jurassique qui couronne cet empilement de marnes se réduit à une plate-forme ovoïde de 67 m sur 105 m. La confusion avec Mouzon (Ardennes, Sedan) a conduit certains historiens à situer sa fondation au milieu du X[e] siècle[21] mais la première mention sûre ne date que de 1080[22] et le contexte politique amène à penser que le château fut l'œuvre de la comtesse Sophie, héritière des ducs de Haute-Lorraine, et de son mari, Louis de Montbéliard, véritables fondateurs de la principauté de Bar entre 1033 et 1073. Mousson devint alors la seconde capitale de ce nouvel état qui constituait la pointe orientale du comté et assurait le contrôle du grand axe routier Lyon-Trèves. Les vestiges actuels, plusieurs fois restaurés, reflètent toutefois la disposition d'origine[23] (Fig. 2).

L'accès se faisait par un plan incliné aménagé sur le flanc oriental de la colline jusqu'à une porte encadrée de deux tours. L'enceinte dessine un polygone irrégulier long de 236 m. Côté sud, elle atteint encore 7 m avec un parement très régulier en moyen appareil datable du XIV[e] siècle tandis que le côté sud-est montre des restaurations de médiocre qualité réalisées vraisemblablement après l'explosion d'une réserve de poudre en 1492, lors d'une attaque messine[24]. Elle s'appuyait sur un gros donjon carré d'environ 10 m de côté avec un rez-de-chaussée aveugle, un premier étage accessible par un escalier extérieur et des niveaux supérieurs aménagés en chambres jusqu'à la terrasse sommitale dotée de merlons où se tenaient les gardes. À l'intérieur, on trouvait différents bâtiments dont une grande salle, une maison des officiers où logeait le prévôt et peut-être le châtelain, la chapelle, une citerne et des maisons abritant les vassaux durant leur service de garde. Les fouilles de 1987-1988 ont permis de mieux connaître deux de ces structures.

Les eaux pluviales étaient canalisées vers une citerne (6 m x 6 m) profonde de 7 m. Au XIV[e] siècle, on la transforma en citerne à filtration en recouvrant les parois d'une couche d'argile de 0,15 m elle-même revêtue d'un mur en pierres de taille provenant d'une récupération. L'espace intérieur (5,30 m x 5,70 m) fut doté d'un bassin rectangulaire de 1,10 m sur 3,50 m et d'un puits circulaire de 1,30 m de diamètre. La cuve est remblayée avec des cailloux de rivière faisant usage de filtre. L'eau,

21 Georges Poull, *La maison souveraine et ducale de Bar…,* p. 69.
22 André Lesort, *Chroniques et chartes de l'abbaye de Saint-Mihiel*, Mettensia, VI, Paris, 1909, n° 41, 45, 49.
23 Gérard Giuliato, *Châteaux et maisons fortes en Lorraine centrale*, Paris, 1992, p. 159-165.
24 Philippe de Vigneulles*, Chronique*, III, Metz, 1932, p. 278.

ainsi débarrassée de ces impuretés, était récupérée dans le puits. Ce système ingénieux se rencontre dans les châteaux de la montagne vosgienne dès le XII[e] siècle[25]. À proximité, se trouvait la chapelle castrale reconstruite en style roman vers 1170-1180 qui succéda à un édifice mérovingien[26].

1.2. - Toulon (Meurthe-et-Moselle, Nancy, Nomeny, commune de Sivry)

Le mont Toulon est une éminence (altitude : 376 m) juchée sur la côte de Moselle et qui domine toute la dépression drainée par la Seille. Le sommet, de forme ovoïde de 125 m sur 48 m, présente des flancs retaillés par l'homme et domine de 6 m un fossé annulaire dont la terre a servi à élever un épaulement extérieur haut de 2 à 3 m par endroits (Fig. 3). Aucune structure n'est visible au niveau du sol parsemé de fragments de tuiles. La documentation écrite permet d'attribuer cette fondation aux sires de Nomeny, avoués au service des évêques de Metz. Ils édifièrent ce château sur un domaine allodial dont le centre économique était constitué par une grande exploitation agricole située au lieu-dit « les Francs-sous-Toulon ». Vers 1242, la moitié du site fut cédée au comte de Bar qui y plaça des garnisons de vassaux puis la confia à une petite garnison de six à sept soudoyers à partir de 1328. Une troupe lorraine s'en empara en 1353 mais il fut occupé et entretenu jusqu'au début du XV[e] siècle. Seuls des sondages archéologiques permettraient de préciser la disposition de ce château qui d'ailleurs, ne fut jamais une résidence princière[27].

1.3. - Marimont-les-Bourdonnay (Moselle, Château-Salins, Albestroff)

Le site occupe le sommet d'une colline marneuse assez molle (altitude : 297 m) qui domine de 40 m ce secteur du Saulnois appelé le Pays des Étangs. Fortement remodelé par l'homme, il offre l'aspect d'une motte tronconique de forme ovoïde de 40 m sur 60 m au sommet (Fig. 4). Les corps de logis et l'enceinte ont disparu sauf un pan de tour circulaire bâti en moellons équarris (L : 9,50 m, H : 9 m, Ép. : 2 m) qui s'accroche sur le flanc nord-ouest. Sa position laisse à penser que la courtine se trouve à un niveau inférieur à la rupture de pente et donc que le sommet du tertre correspond à l'accumulation des gravats provenant de la destruction du château. Il domine de 9,5 m le fond du fossé annulaire au profil en V dont la terre a servi à élever un épaulement extérieur encore bien visible du côté sud.

Le château fut édifié sur une terre allodiale par un lignage solidement implanté dans le secteur et qui détenait également le château de Réchicourt et la terre de Tincry[28].

Dans le massif vosgien, l'érosion a également mis en valeur des pitons rocheux aux remarquables aptitudes topographiques.

25 Michel Bur, *Le château d'Épinal*, Paris, 2002, p. 55-66.
26 Pierre Cuvelier, « Mousson, de la Préhistoire aux Temps modernes ». Première synthèse archéologique, *Lotharingia,* II, Nancy, 1990, p. 149-198.
27 Gérard Giuliato*, Châteaux et maisons fortes…*, p. 219-222.
28 Voir page 44.

1.4. - Le rocher de Dabo (Moselle, Sarrebourg, Phalsbourg)

Il est l'un des plus remarquables pitons grèseux de la région. Contrôlant le passage vers Saverne, il forme un piton ovoïde de 40 m sur 92 m entouré d'une véritable falaise haute de 25 m, au pied de laquelle s'étend une terrasse large de 15 à 20 m. Quelques fragments du mur qui protégeait cette basse-cour subsistent au sud-ouest. En juillet 2000, un effondrement a révélé l'emplacement d'une cave ou d'une citerne sous le parking.

Le château fut édifié dans la seconde moitié du X^{e} siècle par un lignage de riches alleutiers dont seuls les derniers représentants sont connus en les personnes de Ludwig et de sa fille Helvige qui épousa, vers l'An Mil, le comte du Nordgau, Hugues IV († 1038). Ce dernier prit le titre de comte de Dabo et eut plusieurs fils dont Brunon, le futur pape Léon IX[29]. Le château subit de multiples aménagements au cours des siècles. Une gravure de 1677 (Fig. 5) permet de connaître sa structure avant sa destruction par les troupes françaises en 1679. La basse-cour abritant des logements et les écuries est entourée d'un rempart équipé d'un chemin de ronde desservant des postes de tir. Sur la plate-forme, les bâtiments sont construits sur le pourtour, à la verticale de la falaise et laissent une faible surface à deux petites cours. Le ravitaillement et les matériaux étaient hissés à l'aide d'une grue installée dans une tour carrée placée au nord-ouest.

1. 5. - La colline du Spitzemberg (Vosges, Saint-Dié, Provenchères-sur-Fave)

Elle contrôle l'accès à plusieurs cols (Hermanpaire, Sainte-Marie, Saales) et verrouille le bassin de Saint-Dié en direction de l'Alsace. Le sommet du piton a la forme d'une amande de 70 m sur 45 m (Fig. 6). L'accès se fait par une rampe située au sud-est. La défense est assurée par un fossé annulaire dont les terres rejetées vers la pente forment un bourrelet défensif. À mi-pente, une fausse-braie constitue un nouvel obstacle difficile à franchir pour atteindre la courtine. Celle-ci est constituée de segments rectilignes larges de 1,50 m formant un périmètre de 190 m sans organe de flanquement. Elle vient s'appuyer sur un petit donjon quadrangulaire de moins de 10 m de côté et muni d'un fruit soigneusement appareillé qui surveillait l'entrée. Une gravure du XVI^{e} siècle et les livres de compte de la prévôté permettent de connaître la position d'un corps de logis au nord du donjon ainsi qu'une chapelle. Les services de garde étaient assurés par les communautés villageoises qui avaient aussi en charge l'entretien des murs, des toitures, du puits et du matériel de cuisine[30]. Ce château de montagne fut bâti par Odoin de Parroy, un cadet de ce célèbre lignage qui tenait l'avouerie de Saint-Dié pour le duc de Lorraine. Il prit le nom d'Odoin de Spitzemberg entre 1172 et 1186 mais, à sa mort, le duc récupéra le site[31] et le conserva définitivement, sauf quelques années entre 1243 et 1246, et y installa le centre d'une vaste prévôté[32].

29 Franz Legl, *Studien zur Geschichte des Grafen von Dagsburg-Egisheim*, Sarrebruck, 1998, p. 41-46.
30 AD Meuse, B 256 f° 7-8 et f° 34-35.
31 Michel Parisse, *La noblesse lorraine*, Lille, 1976, p. 207 et tableau 41. Georges Poull, *Les sires de Parroye*, Rupt-sur-Moselle, 1972 ; du même, « Les premiers degrés de la famille de Parroye », *Les cahiers d'histoire, de biographie et de généalogie*, n° 6, 1972.
32 AD Meurthe-et-Moselle, B 908 n° 1 et B 902 n° 3.

2. - Les enceintes sur éperon barré

Le relief de côte lorrain offre une grande variété de pédoncules assez nettement détachés du plateau qui facilitent la réalisation de refuges défensifs à faible coût. Beaucoup connurent une occupation protohistorique et antique avant d'être réoccupés au Moyen Âge.

2.1. - Amance (Meurthe-et-Moselle, Nancy, Nancy-Est)

À 12 km au nord-est de Nancy, l'extrémité occidentale du plateau d'Amance a été réaménagé en forteresse (Fig. 7). La racine de l'éperon présente un replat triangulaire qui a pu servir de basse-cour. Un fossé la séparait du tertre castral qui dessine une motte ovoïde de 55 m sur 103 m au sommet (altitude : 385 m). Sa forme tronconique prend des proportions considérables en raison de la pente au point d'atteindre une hauteur de 20 m à l'ouest. Le pied de la motte était entouré d'un fossé à présent occupé par une ruelle bordée par un mur de soutènement. L'accès primitif se faisait par un pont situé du côté est, aujourd'hui remplacé par un remblai de terre. Toute construction a disparu de la surface sauf la base d'une tour de 10 m de diamètre conservée sur 1,50 m de hauteur et dotée d'un parement à blocs irréguliers. Un plan dressé en 1776 présente en pointillé le tracé hypothétique de l'enceinte d'après un plan ancien qui aurait été présenté au topographe à l'occasion de ses travaux d'arpentage. Ce document évoque l'existence d'une courtine pentagonale flanquée de huit tours protégeant les angles[33]. Une miniature du XIII^e^ siècle conserve le souvenir d'une porte encadrée par deux tours crénelées tandis qu'une troisième tour apparaît au second plan[34]. Les mentions de réparation contenues dans les livres de comptes de la prévôté aux XVI^e^ et XVII^e^ siècle confirment l'existence de deux tours contrôlant l'entrée. Un corps de logis comprenant une salle de réception et des chambres occupait le secteur méridional. Au nord-ouest, se trouvait le puits, la chapelle et un second bâtiment. Granges et écuries occupaient les autres secteurs. Le bourg qui se développa autour de la motte disposait d'une enceinte et d'une porte fortifiée.

Amance appartenait à la famille des comtes de Metz au X^e^ siècle. Un de leurs cadets portait le nom de Folcuin d'Amance en 971. Le domaine constitua la dot de Richilde, épouse de Thierry I^er^, duc de Haute-Lorraine (978-1032). Celui-ci y installa une forteresse avant 1032 date de la première mention écrite. L'analyse du contexte politique conduit à en situer l'apparition vers 1005. Elle permettait de contrôler la vallée de la Seille et la voie antique Strasbourg-Metz par où transitait le commerce du sel. Elle surveillait également la limite entre le duché et la principauté épiscopale messine. Les comtes de Bar conservèrent jusqu'en 1206 ce château qui leur assurait un puissant moyen de pression sur Nancy. La châtellenie constitua une partie de la dot qu'Agnès de Bar apporta Ferry II de Lorraine. Leur fils, Thiébaud I^er^, y fut assiégé et capturé en 1218 par les troupes impériales. Devenu une simple position avancée de Nancy, le château perdit son intérêt stratégique et fut confié à des vassaux qui y firent un minimum d'entretien. En 1616, il menaçait de tomber en ruine et fut démoli en 1635[35].

33 AD Meurthe-et-Moselle, B 11. 172.
34 Michel Parisse, *L'Époque médiévale*..., p. 165.
35 Gérard Giuliato, *Châteaux et maisons fortes*..., p. 73-78.

2.2. - Fribourg (Moselle, Château Salins, Vic-sur-Seille)

Au milieu du Pays des Étangs, dans le Saulnois, le site de Fribourg occupe l'extrémité occidentale d'un éperon marneux (altitude : 250 m) qui domine de près de 20 m les alentours. Le plateau est coupé par un fossé qui enveloppe complètement le site composé de plusieurs secteurs. Au nord, le relief peu marqué dessine un quadrilatère de 200 m sur 50 m où s'est installé le bourg. Au sud, la colline a été modelée en une terrasse occupée par la basse-cour (altitude : 255 m) qui entoure complètement une motte fossoyée de forme tronconique (13 m à la base, 5 m au sommet) et haute de 8 m (Fig. 8).

Sa faible surface ne pouvait accueillir qu'une simple tour de guet tandis que les bâtiments résidentiels et les dépendances se dispersaient dans la cour. L'ensemble constitue un des plus remarquables sites de château à motte artificielle de Lorraine. Sa construction fut l'œuvre d'un évêque de Metz à une date bien antérieure à la première mention connue en 1225[36]. Il servait à manifester l'autorité du prince dans un secteur où les seigneuries alleutières et les châteaux privés comme Marimont et Réchicourt (Moselle) connaissaient une forte poussée. Par ailleurs, il contrôlait la voie publique Metz-Saverne. Les évêques gardèrent le contrôle direct de ce site tout au long du Moyen Âge et en firent le centre d'une de leurs grandes châtellenies.

Dans le Pays-Haut, le revers de la côte de Moselle profondément entaillé par les cours d'eau offre des reliefs vigoureux et adaptés à la défense.

2.3. - Briey (Meurthe-et-Moselle, Briey)

Un promontoire long de 120 m et large de 50 m domine le cours du Woigot et en est séparé par un talus abrupt. La disposition primitive du site est connue par un plan ancien. Un profond fossé de près de 40 m l'isolait du plateau. Un puissant bâtiment placé en barrage protégeait les corps de logis et les dépendances rassemblés dans une enceinte qui épousait les limites de l'éperon. Une tour de flanquement subsiste à la pointe de cette courtine. Le site est aujourd'hui occupé par les locaux de la sous-préfecture.
Le château est un des plus anciens de la région puisqu'il est cité dès 950 et constituait le centre d'un vaste domaine royal. En 959, il passa sous l'autorité du duc de Haute-Lorraine et en 1033, à son héritière la comtesse Béatrice puis à la fille de celle-ci, la célèbre Mathilde de Toscane, avant de revenir au comte de Bar vers 1120-1125.

2.4. - Riste (Meurthe-et-Moselle, Briey, Homécourt)

À 4 km au sud-est de Briey, sur la commune d'Homécourt, se trouve un autre site occupant un éperon triangulaire dégagé par la confluence de l'Orne et du vallon de la Noue (Fig. 9). Long de 335 m, l'éperon présente une surface en déclivité d'ouest (altitude : 250 m) en est (185 m) et sa largeur se réduit de 60 m à 5 m. Malgré ces inconvénients, le site attira une forteresse dont les traces restent bien visibles. L'isthme est coupé du plateau par un fossé à l'ouest comblé sur les deux tiers de sa longueur par les remblais d'une carrière du XIX^{e} siècle. La section encore visible se prolonge le long du flanc nord par un fossé en V dont la profondeur par rapport au sommet de l'éperon va en s'accentuant en raison de la déclivité du terrain. La terre, rejetée du côté du talus forme un vigoureux épaulement qui renforce la défense sur ce côté.

36 AD Meurthe-et-Moselle, B 590 n° 5.

La partie ouest de l'éperon, face au plateau, est occupée par la terrasse castrale de forme ovoïde, longue de 80 m pour une largeur passant de 25 à 60 m. Des fouilles anciennes ont permis de mettre au jour, sur le côté nord, des tronçons de la courtine qui l'enveloppait et qui venait s'appuyer sur une tour maîtresse. Celle-ci reste matérialisée par un vigoureux tertre ovoïde haut de 5 m. Des corps de logis, dont une grande pièce de 4,5 m sur 11 m s'adossaient à cette enceinte. Il en reste une salle basse accessible par un escalier de douze marches. Le long des murs, des bases de colonnettes moulurées de style roman, laissent penser qu'elle était couverte par une voûte en plein cintre soutenue par des arcs doubleaux.

La découverte d'une margelle de puisard circulaire (diamètre : 0,80 m) de style roman permet d'envisager l'existence d'une citerne à filtration comme à Mousson. Quelques poteries recueillies dans les décombres confirment une occupation au XII^{e} siècle. La partie centrale de l'éperon prolonge l'espace castral sur une longueur de 130 m et la largeur va en se réduisant de 15 à 35 m. De part et d'autre du chemin central, on remarque deux rangées de micro-terrasses qui pourraient correspondre aux maisons agglomérées dans le bourg castral mentionné par les textes.

L'extrémité de l'éperon est sectionnée par deux nouveaux fossés qui isolent une crête rocheuse de 10 m sur 45 m sur laquelle se trouvent les vestiges d'une demi-tour polygonale de 9 m de diamètre aux murs épais de 2 m. Elle constituait un poste avancé interdisant l'accès du site du côté le moins bien protégé par la nature.

Le château de Riste pourrait avoir été construit par les hommes de la comtesse Mathilde quand les troupes de l'empereur Henri IV vinrent assiéger Briey pendant la Querelle des Investitures en 1085. Il assurait le contrôle du passage sur l'Orne et l'accès à Briey par l'est. Comme le reste du domaine de Briey, il passa sous l'autorité des comtes de Bar vers 1120-1125. Dès 1126, il était placé sous le contrôle d'un prévôt et le tribunal seigneurial y tenait des assises en 1130[37]. Ce château public constitua vers 1145 la dot d'une fille du comte Renault I^{er} prénommée Mathilde en souvenir de son aïeule. Elle le légua à sa fille Cunégonde († 1192) qui le fit entrer dans la maison comtale de Lunéville. La châtellenie servit à constituer l'apanage d'un cadet prénommé Folmar qui mourut sans enfant en 1211. Son frère Conrad en hérita mais refusa de renouveler l'hommage qu'il devait au comte de Bar. La situation s'envenima rapidement et le 28 mai 1215, les troupes comtales prirent d'assaut le château et le ruinèrent[38]. Le domaine fut rattaché à celui de Briey mais le bourg subsista pendant près d'un demi-siècle avant d'être déserté au profit du village qui se développa dans la vallée.

2.5. - Vaudémont (Meurthe-et-Moselle, Vézelise)

L'extrémité occidentale du plateau témoin de Sion culmine à 480 m et bénéficie d'une vue remarquable sur le Saintois tandis que de fortes pentes le protègent sur trois côtés. L'espace castral en forme de fer à cheval long de 65 m sur 75 m offre une surface parfaitement plane qui conserve des traces des anciennes constructions (Fig. 10).

37 Michel Parisse, *L'Époque médiévale…,* p.139.
38 Aubry de Trois Fontaines, *Chronique*, M.G.H., SS, XXIII, 1215.

2.5.1. - Un donjon rectangulaire

L'édifice mesurait 15 m sur 24 m hors œuvre. Les parements en moellons équarris à joints pleins, présentent une irrégularité que masquait un mortier de chaux. Le blocage se caractérise par des lits de pierres disposés en oblique et noyés dans un mortier versé au seau. Cette disposition résulte de la nécessité d'utiliser des pierres plates ou arrondies qu'il serait trop long et trop coûteux de disposer en assises planes. Seuls les chaînages d'angle et les entourages de baies sont taillés dans un calcaire non gélif venu de l'extérieur. L'angle sud-est conserve ses pierres en grand appareil dont certaines sont des réemplois des structures antiques. Le donjon se réduit actuellement aux ailes méridionales et orientales qui présentent des indices architecturaux permettant de comprendre la disposition de l'espace intérieur primitif.

Le rez-de-chaussée se composait d'une pièce de 5 m sur 15 m avec des murs épais de 4,50 m prenant jour par des fenêtres hautes dont deux exemplaires subsistent sur le mur sud à 7,50 m du sol. Ces petites baies voûtées en plein cintre ont 2 m de hauteur et 1 m de large à la gorge pour se réduire à une fente de 0,30 m sur 0,80 m. Le linteau de l'une d'elles est orné d'une croix légèrement pattée. Cette grande pièce servait de réserve et n'était accessible que par l'étage supérieur.

Le premier étage avait la même superficie et on y entrait par une porte située dans l'angle sud-est. Le plancher reposait sur des solives dont les extrémités étaient supportées par une poutre sablière (0,40 m x 0,40 m x 15 m) noyée dans le mur sud. La pièce était éclairée par des fenêtres comme les trois exemplaires encore en place dans ce mur. Chaque baie se compose d'une niche voûtée dont la profondeur varie entre 2,50 m et 3,50 m, la largeur entre 1,70 m et 2 m pour une hauteur comprise entre 2,20 m et 2,50 m. Celle-ci se prolonge par une ébrasure en sifflet profonde de 1 m à 2 m et une hauteur qui passe de 0,60 m à 1,10 m. La pièce communiquait avec un couloir ménagé dans l'épaisseur du mur ouest et son amorce reste visible dans l'arrachement de ce mur. Ce passage ou gaine, large de 1,40 m et haut de 3,50 m, était voûté en plein cintre et menait certainement, à une latrine. L'état de délabrement du bâtiment ne permet pas de connaître les niveaux supérieurs et il est à redouter que le mur occidental ne s'effondre dans un avenir proche si des travaux urgents ne sont pas entrepris rapidement.

Ce donjon présente des caractères architecturaux comparables à celui de Loches (Indre-et-Loire)[39] construit par le comte d'Anjou entre 1012 et 1031 et à celui de Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir)[40] bâti par les futurs comtes du Perche entre 1005 et 1028. La datation d'un échantillon de charbon de bois contenu dans le mortier du donjon de Vaudémont confirme cette datation en proposant la fourchette chronologique de 995-1000[41]. Ainsi la construction du château serait l'œuvre des derniers comtes du Saintois[42] exerçant leur fonction sous l'autorité du duc de Haute-Lorraine et non plus l'oeuvre de Gérard I^{er} (1070-1120), fondateur du comté de Vaudémont, comme on l'admettait habituellement[43].

---

39 Jean Mesqui, *Châteaux forts et fortifications en France*, Paris, 1997, p. 217-220.
40 *Ibidem*, p. 267-269.
41 Étude réalisée par le Laboratoire de l'Université de Lyon I (Centre de datation par le radiocarbone).
42 Alexandre Laumond, *Le château et le bourg castral de Vaudémont des origines au XVI^{e} siècle*, mémoire de maîtrise, Université Nancy 2, 1995. Bernard Willaime, « Le donjon de Vaudémont », *Le Pays Lorrain,* 99^{e} année, vol. 83, octobre 2002, p. 301-308. Gérard Giuliato, « La tour Brunehaut à Vaudémont », dans *Princesses celtes en Lorraine* ; *Sion, trois millénaires d'archéologie d'un territoire*, Musée de l'Histoire du Fer, Jarville-la-Malgrange, 2002, p. 165-168.
43 Michel François, *Histoire des comtes et du comté de Vaudémont*, 1934. Hubert Collin, « Le plus ancien donjon de Lorraine : Vaudémont », *Le Pays Lorrain*, 1968, n° 2, p. 49-58. Hubert Collin, « Les plus anciens châteaux de la région de Nancy en Lorraine, Dieulouard, Mousson, Prény, Vaudémont », *Château-Gaillard,* II, Caen, 1967, p. 27-38.

2.5.2. - Un rempart de terre

Une levée de terre de 12 m sur 38 m et d'une hauteur de 4 m prend appui sur l'angle sud-est du donjon et barre l'éperon. Elle fossilise un tronçon de mur long de 17 m que des fouilles anciennes ont permis de mettre au jour. En l'état actuel, il n'est pas possible de dire si ce mur correspond à un ancien mur de courtine contre lequel les bâtiments seraient venus s'appuyer ou s'il s'agit du mur de soutènement d'un boulevard d'artillerie aménagé au XVI^{e} siècle.

2.5.3. - Une enceinte polygonale

Longue de 150 m, elle couronnait l'éperon et protégeait les bâtiments résidentiels et les dépendances qui s'organisaient autour de la cour centrale et dont les fondations se trouvent sous le champ qui recouvre le site. Cet espace castral placé en refuge était précédé d'un bourg de 120 m sur 150 m lui-même protégé par un fossé encore perceptible dans la topographie.

À partir de 1070, Vaudémont fut le chef-lieu d'un nouveau comté démembré du duché de Lorraine. Ses remarquables atouts défensifs lui permirent d'en rester le centre militaire jusqu'à l'Époque moderne mais le centre de gravité économique puis résidentiel glissa vers Vézelise dès le début du XIII^{e} siècle.

Au début du XIII^{e} siècle, les meilleurs sites d'éperon étaient occupés. Dans quelques cas les défenseurs ne se contentèrent pas de les isoler par un fossé et une levée de terre mais y édifièrent une motte tronconique qui tenait autant du phénomène de mode que d' une réelle nécessité.

Conclusion

Entre le milieu du X^{e} siècle et le milieu du XIII^{e} siècle, la Lorraine connut un développement significatif de l'habitat aristocratique fortifié qui resta contrôlé par les princes et par le roi de Germanie. Ceux-ci manifestèrent une forte attirance pour les sites de hauteur aux allures de forteresses naturelles mais ne dédaignèrent pas les sites de plaine ou de vallée comme à Nancy ou Lunéville. Le plan qui s'imposa fut le même que celui qui triompha dans toute l'Europe occidentale à la même époque c'est-à-dire celui de l'enceinte polygonale sans tour de flanquement. Elle était complétée par une tour maîtresse ou donjon de plan quadrangulaire aux fonctions de tour de garde, d'habitat refuge et de symbole de l'autorité publique. Dans l'enceinte se dispersaient sans ordre particulier un bâtiment abritant une salle de réception ou *aula*, une chapelle privée ou *capella*, des appartements privés ou *camera* et des dépendances (granges, remises, écuries, offices) indispensables à la vie quotidienne de la famille seigneuriale et à celle de ses domestiques. Certains vassaux y firent bâtir de petites maisons pour se loger pendant leurs périodes de garde.

Vers 1240-1250, une nouvelle formule de château fit son apparition en Lorraine : le château quadrangulaire avec tours de flanquement aux angles et porte fortifiée. Venu du Proche-Orient et introduit en France à la fin du XII^{e} siècle, il fut adopté par Philippe-Auguste dans les nouveaux

châteaux royaux comme le Louvre ou Dourdan[44] puis se répandit en Champagne avant de gagner l'Empire[45]. Plus régulier, plus concentré et doté d'ouvertures de tir, il assurait une meilleure résistance avec moins de moyens. Il convenait à merveille aux régions plates du bassin parisien mais aussi aux plates-formes des régions plus accidentées. Ainsi le duc de Lorraine Ferry III l'adopta-t-il sur l'éperon des Rays au-dessus de Frouard. L'évêque de Metz, Philippe de Florange fit de même sur le bord de la côte qui domine le méandre de Custines[46]. Toutefois le plan ancien ne disparut pas pour autant car il se révéla le mieux adapté aux sites escarpés et de faible superficie que l'on trouve dans les régions montagneuses.

44 André Châtelain, *Châteaux forts et féodalité en Île-de-France (XI^e^-XIII^e^ siècle),* Nonette, 1983 ; du même, « Recherches sur les châteaux de Philippe Auguste », *Archéologie Médiévale*, XXI, 1991, p. 115-161 ; Pierre Héliot, « La genèse des châteaux de plan quadrangulaire en France et en Angleterre », *Bulletin de la Société de Antiquaires de France*, 1965, p. 238-257. Jean Mesqui, *Châteaux et enceintes de la France médiévale. De la défense à la résidence*, I. Les organes de la défense, Paris, 1991.

45 Philippe Bragard, « Essai sur la diffusion du château « philippien » dans les Principautés lotharingiennes au XIII^e^ siècle », *Bulletin Monumental,* vol. 157-II, 1999, p. 141-167. Robert Will, « Les châteaux de plan carré de la plaine du Rhin et le rayonnement de l'architecture militaire royale de France au XIII^e^ siècle », *Cahiers Alsaciens d'archéologie, d'art et d'histoire*, vol. 21, 1978, p. 65-86.

46 Voir page 117.

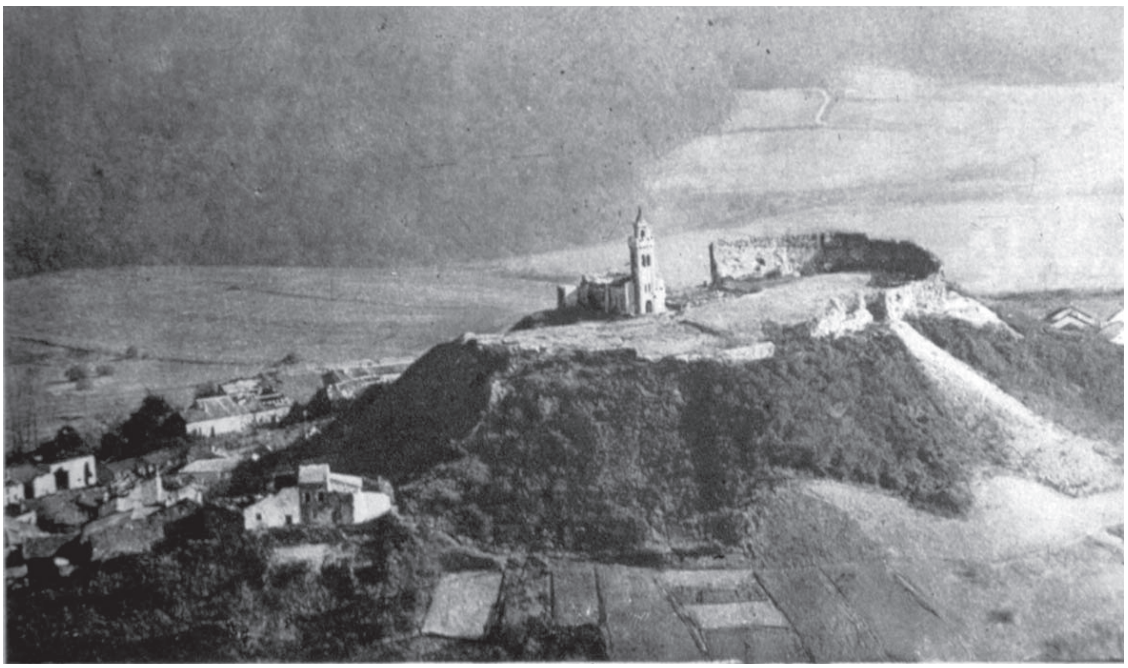




Fig. 1 : Château de Mousson, vue aérienne de 1905 (collection particulière) et vue aérienne (1984)



Fig. 2 : Mousson, château et enceinte urbaine (plan réalisé par Cl. Voignier et G. Giuliato, 1992)

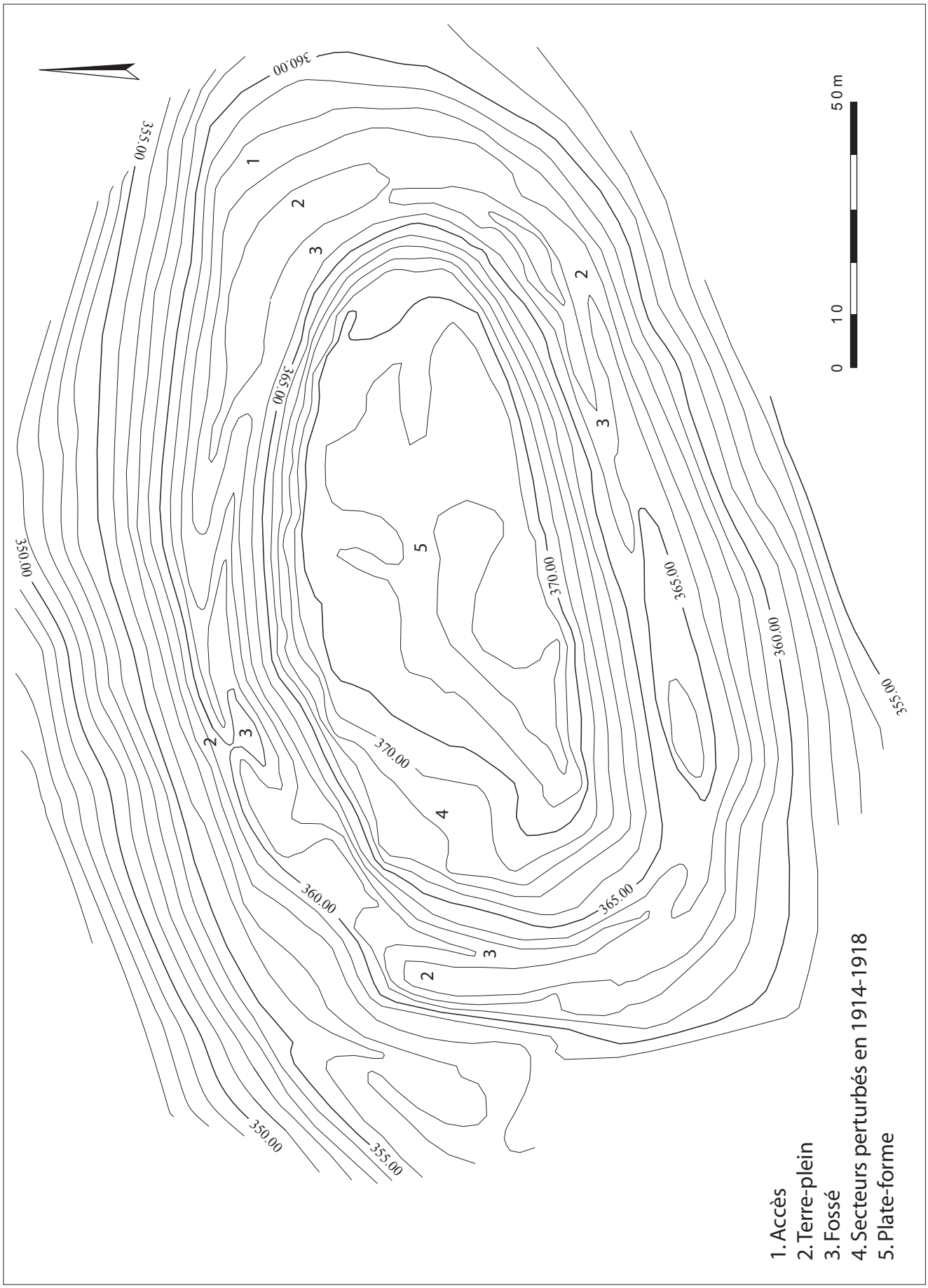


Fig. 3 : Château de Toulon, communes de Serrières et Sivry, XIII^e^-XV^e^ siècle (plan réalisé par G. Giuliato et Ch. Kraemer, 1998)

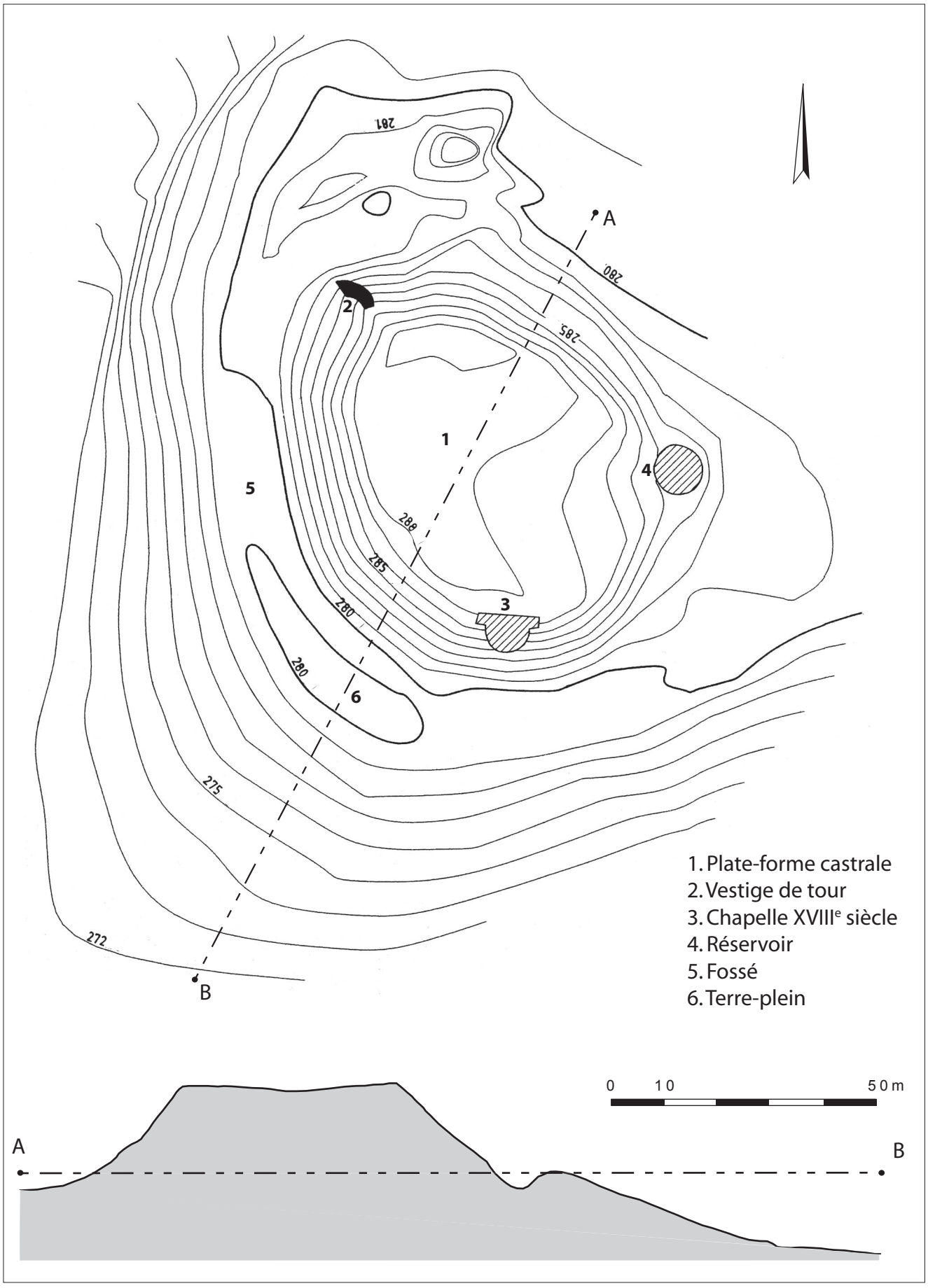
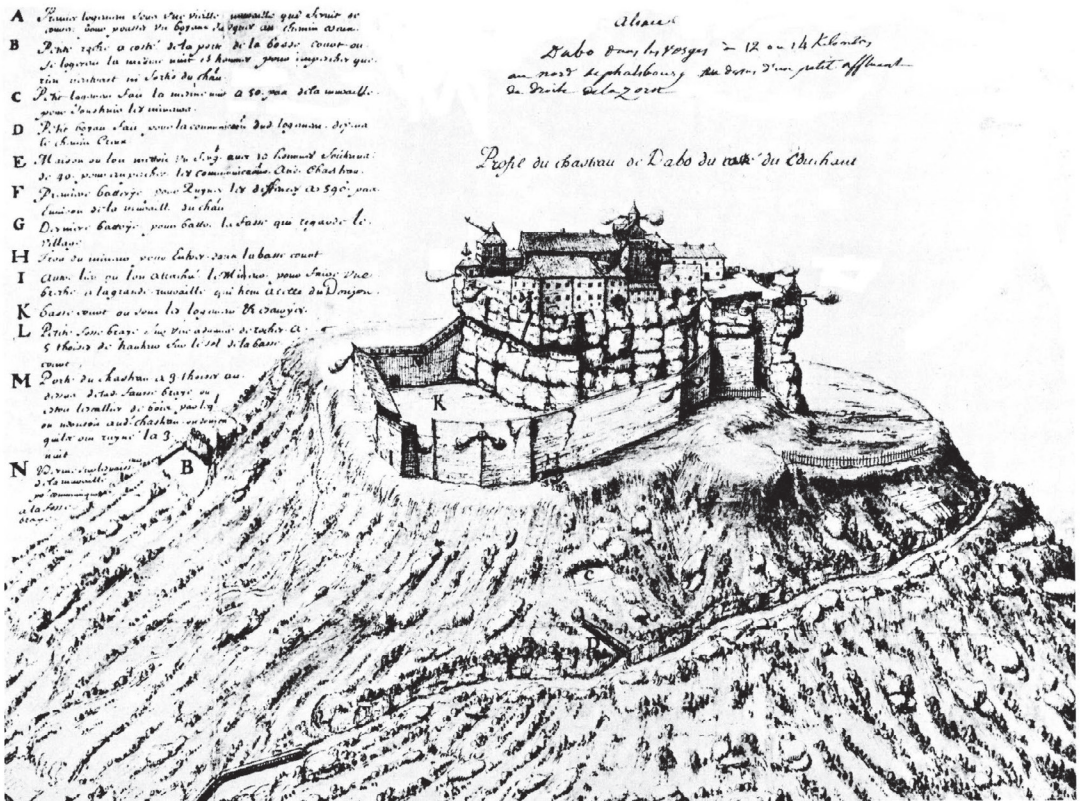


Fig. 4 : Marimont-les-Bourdonnay, château XII^{e}-XV^{e} siècle (plan réalisé par G. Giuliato et P. Rholes, 1992)



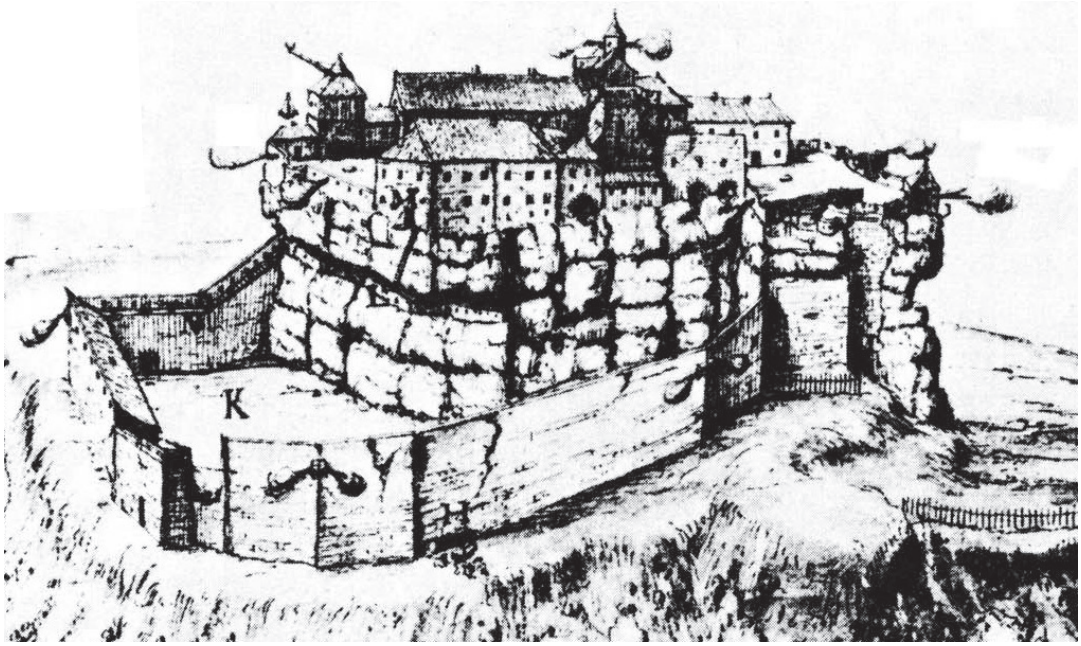


Fig. 5 : Château de Dabo, vue d'ensemble côté ouest (d'après Mathias Mérian, XVII^e siècle)

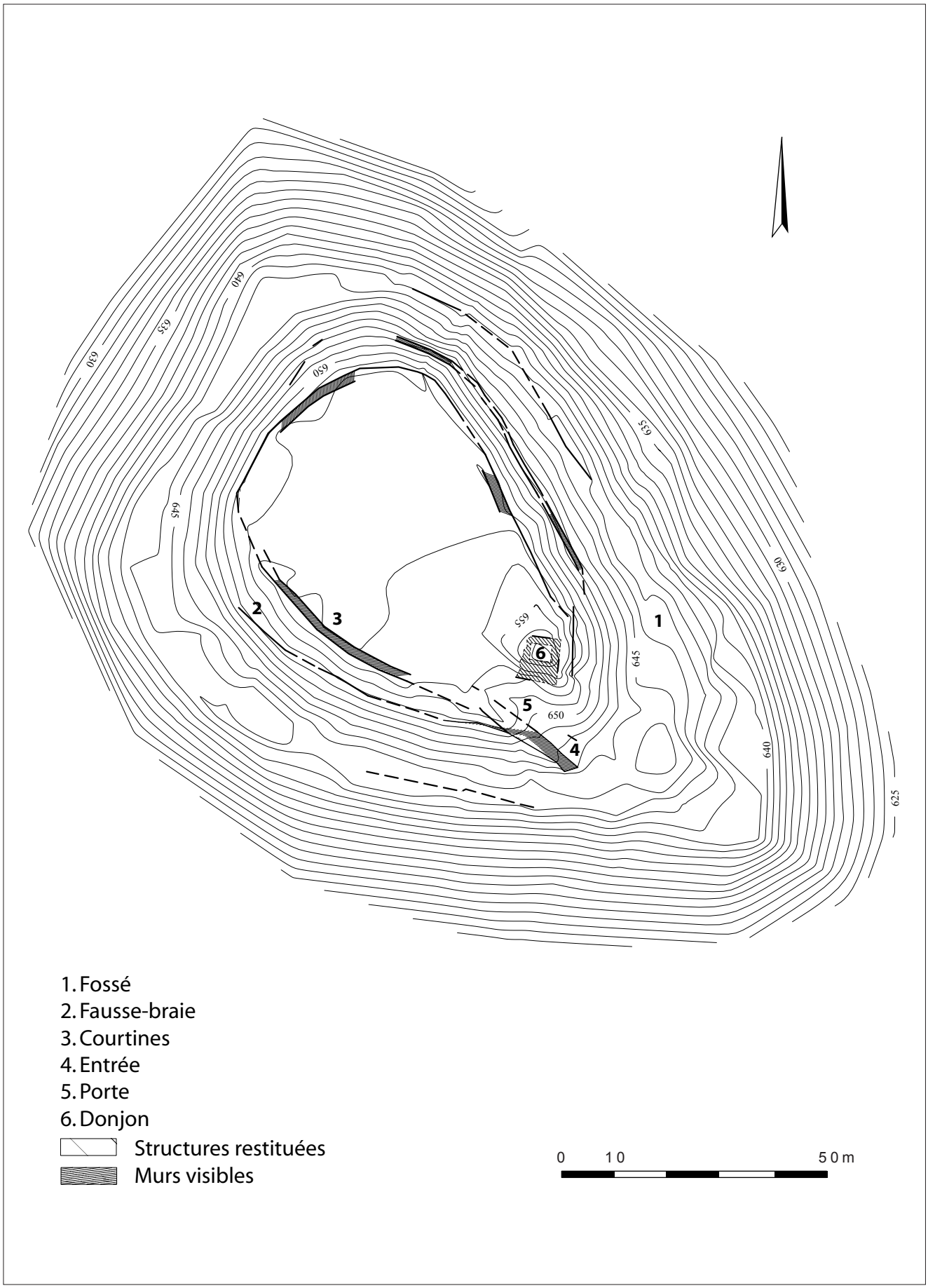


Fig. 6 : Château de Spitzemberg, commune de Provenchères-sur-Fave, XII^e-XVII^e siècle (plan réalisé par G. Giuliato, Ch. Kraemer et collaborateurs, 2000)

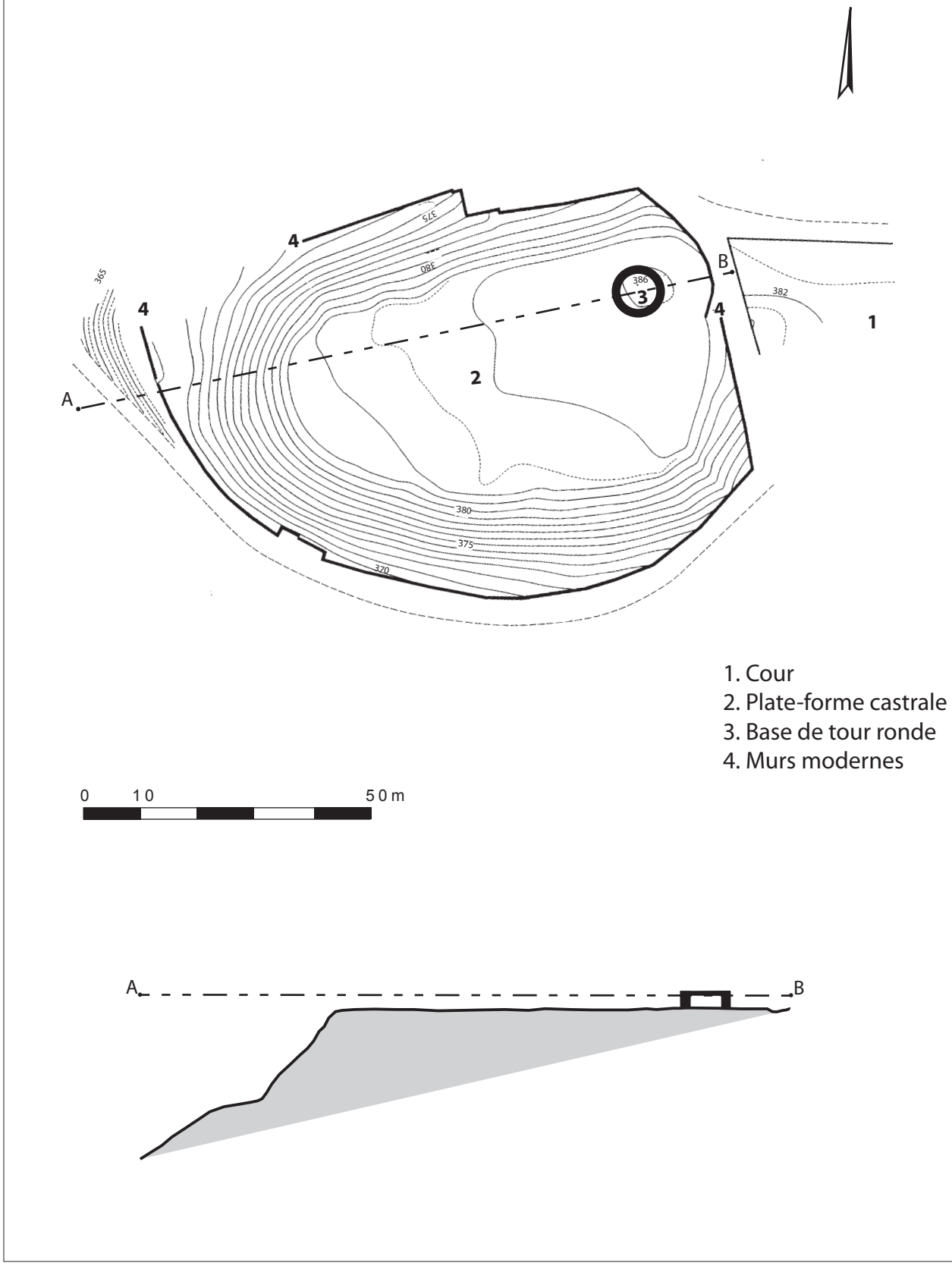


Fig. 7 : Amance, château XI^e^-XVII^e^ siècle (plan réalisé par G. Giuliato et Cl. Voignier, 1994)

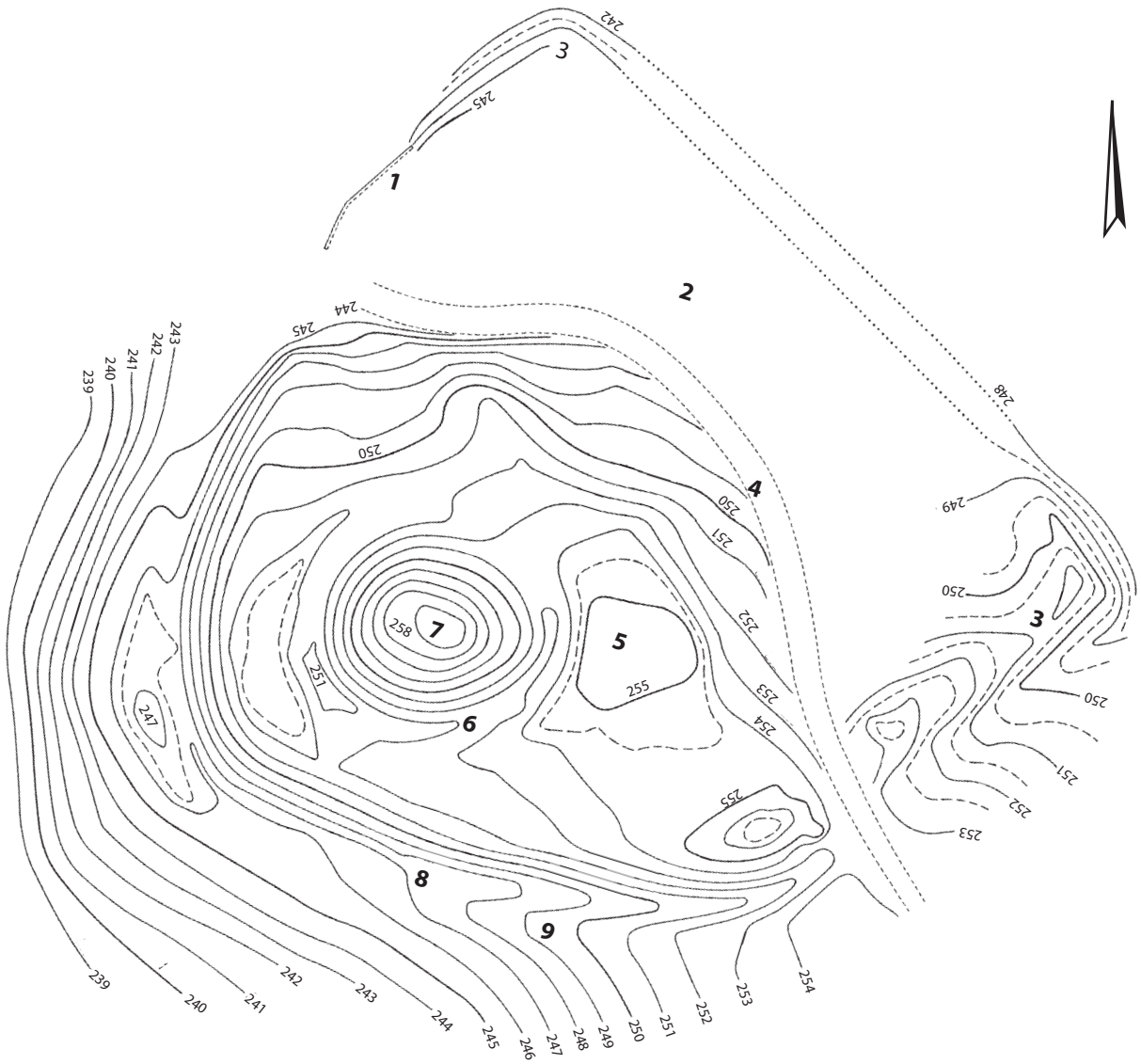


Fig. 8 : Fribourg, motte et enceinte villageoise (plan réalisé par G. Giuliato et Cl. Voignier, 1992)

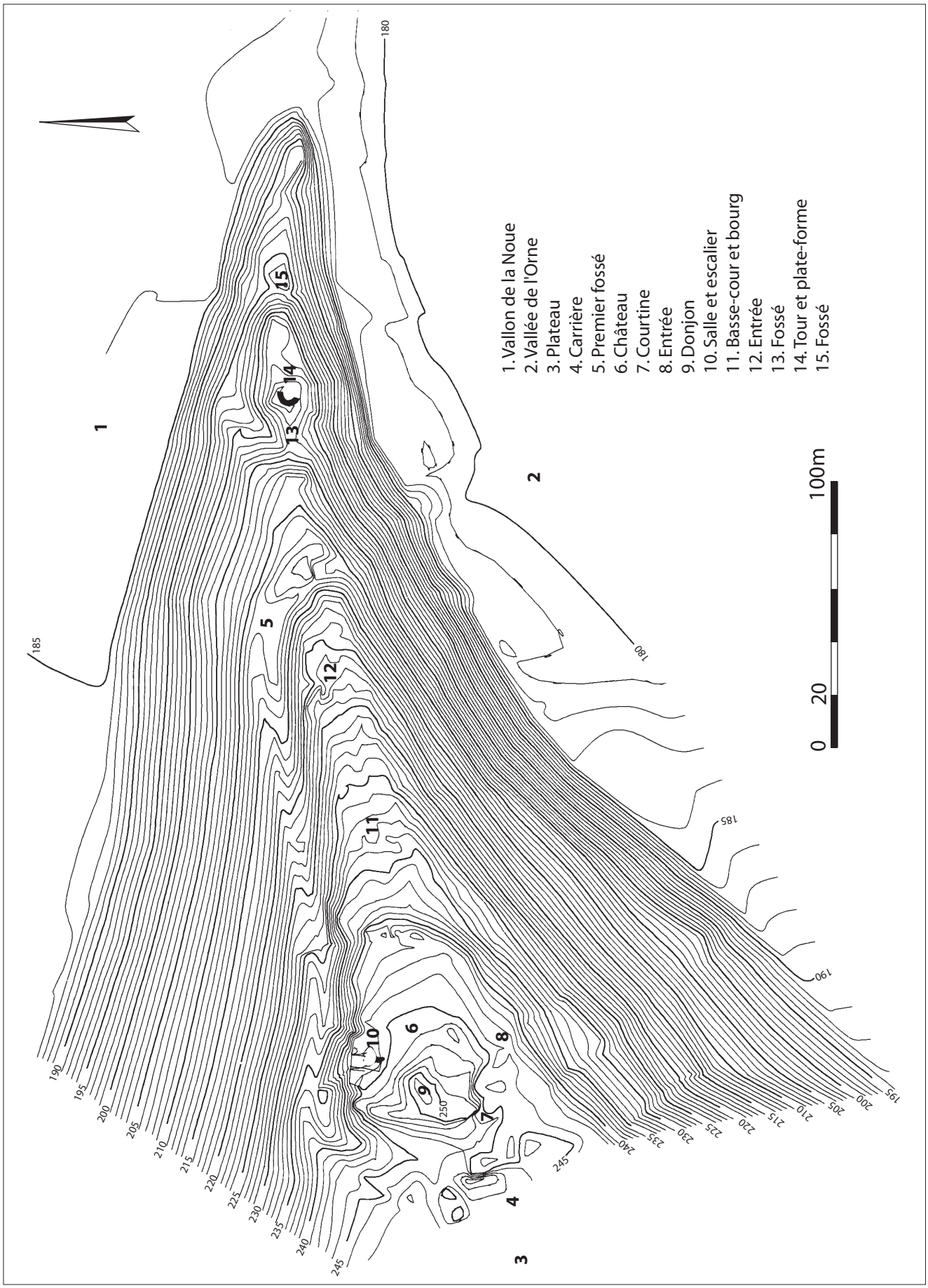


Fig. 9 : Château de Riste, commune d'Homécourt, XI^e^-XIII^e^ siècle (plan réalisé par G. Giuliato et Ch. Kraemer, 2001)

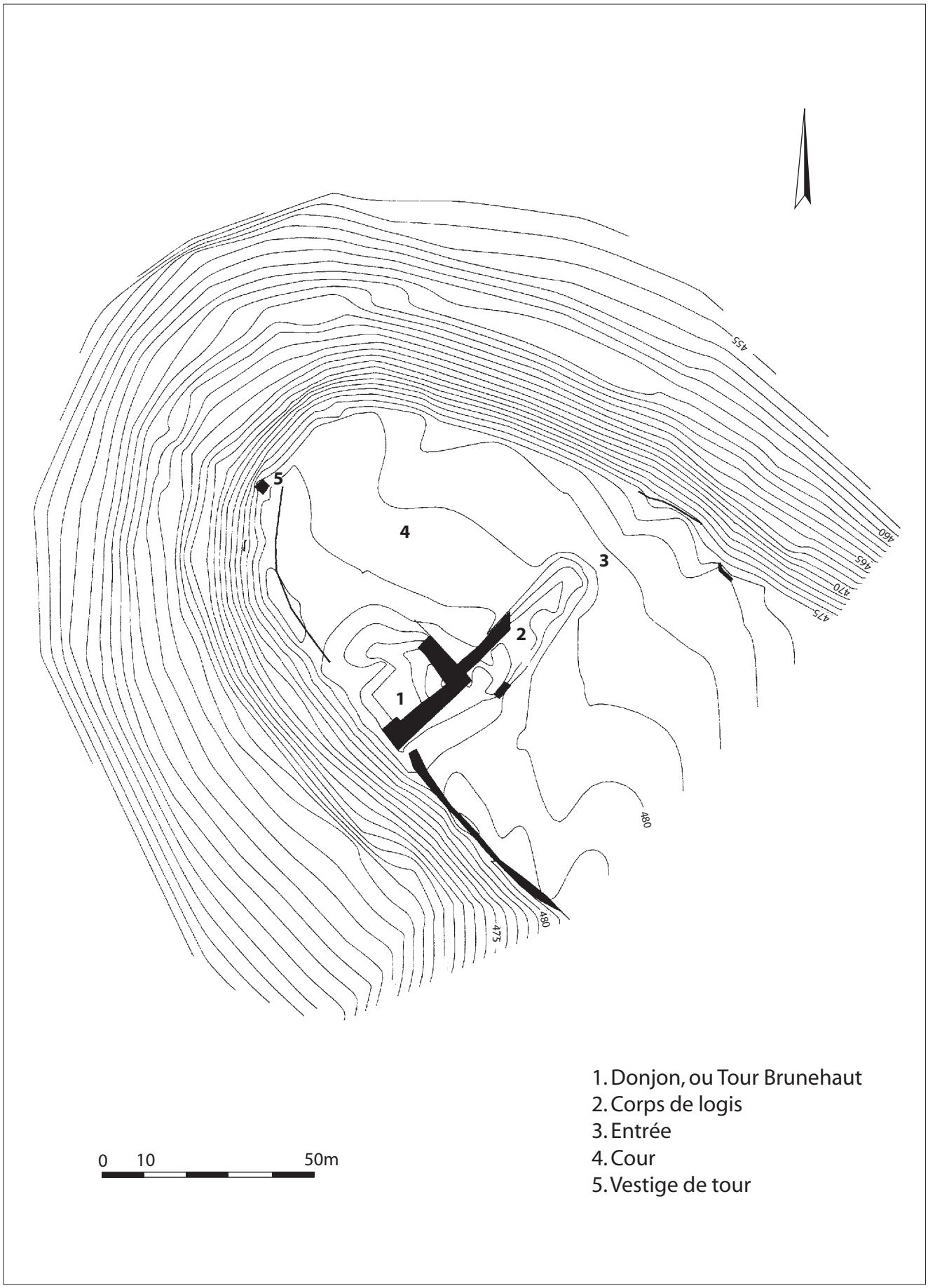


Fig. 10 : Château de Vaudémont, X^e siècle (plan réalisé par G. Giulitao et Ch. Kraemer, 1999)